

Où en est la lutte contre le dopage aujourd'hui ?

Textes : Clément COMMOLET et Mathieu COUREAU (à Lausanne).

Reportage. Quelles sont les méthodes actuelles pour traquer les tricheurs du sport ? Quels progrès ? Quels freins ? Immersion exclusive à l'International testing agency (ITA), à Lausanne (Suisse).

L'International testing agency (ITA) a vu le jour en 2018, imaginée par le Comité international olympique (CIO) en réaction au scandale du dopage d'État russe. Son ambition ? Mettre fin aux conflits d'intérêt et au péché originel de l'antidopage : la gestion des contrôles par les fédérations elles-mêmes. Basée à Lausanne, l'ITA gère les programmes de 51 fédérations internationales (dont l'UCI), ainsi que ceux des JO. Neil Robinson, 50 ans, dirige le département scientifique et médical. Entretien.

Comment ont évolué les pratiques dopantes, ces dernières années ?

Le dopage, c'est comme les mini-jupes et les pattes d'éph' : il y a des modes. Exemple : en 2004, une méthode de détection des transfusions sanguines a été mise en place. Elle a eu un certain succès. Les tricheurs se sont adaptés et ont arrêté. Dix-sept ans plus tard, aux JO de Tokyo, la transfusion est de retour.

Comment expliquer ce cycle ?

Je pense qu'on ne maintient pas une pression suffisamment importante sur les tricheurs. Aujourd'hui, il n'y a plus que deux laboratoires en Europe qui détectent la transfusion sanguine. En 2004, il y avait un grand nombre de transfusions sanguines, donc plus de laboratoires, car c'était rentable. Puis, les tricheurs ont délaissé cette méthode. Ce n'était plus rentable de faire ces tests. Moins de laboratoires les ont effectués. Ça s'est vu dans le milieu. Et les athlètes pratiquent à nouveau la transfusion sanguine.

L'EPO a révolutionné le dopage, à l'aube des années 2000.

L'EPO est une molécule formidable. Elle a sauvé les conditions de vie de milliers de personnes (*souffrant d'insuffisance rénale*). Le problème est qu'elle est devenue une méthode dopante aussi efficace que discrète. La transfusion nécessite le transport de poches de sang dans un frigo. Pour l'EPO, une seringue suffit. C'est bien plus simple à dissimuler. Après, c'est la même logique de mode. En 2001, Françoise Lasne (*scientifique française*) a développé le test urinaire qui permet de détecter l'EPO recombinante. Au début, les tests positifs tombaient. Puis, les athlètes se sont adaptés. Ils ont pris la même molécule d'EPO mais avec une dose moins importante, de façon plus régulière, et en intraveineuse.

Ce sont les micro-doses.

Absolument. Et c'est encore compliqué à détecter aujourd'hui. Il faut avoir le bon échantillon de test, au bon moment. Avec le premier modèle d'injection de masse, le test de Françoise Lasne donnait le même résultat, que vous préleviez à 8 h du matin ou 8 h du soir. Avec les micro-doses, ça se joue sur une poignée d'heures. Mais il y a des efforts qui sont mis en place pour s'adapter.

Finalement, quelle est la dernière mode de dopage ?

J'ai bien peur que les transfusions sanguines soient de retour, qu'elles soient homologues (*donneur et receveur différents*) ou autologues (*avec son propre sang*). Chaque méthode a ses qualités et inconvénients : l'homologue est détectable au test, mais plus facile à cacher aux douanes. L'autologue est plus difficile à

dissimuler, mais encore compliquée à détecter pour nous. Aujourd'hui, les micro-doses d'EPO et les transfusions autologues passent entre les mailles de nos tests.

Croyez-vous encore au produit dopant révolutionnaire, à la nouvelle molécule pharmaceutique détournée ?

Il faut comprendre le système. Il se passe du temps avant qu'un médicament arrive sur le marché. Il se peut qu'il y ait une fuite, une molécule détournée à des fins de dopage par un médecin ou laboratoire véreux, mais ce ne sera jamais en quantité astronomique. Il n'empêche qu'on reste vigilant. Récemment, en France, il y a eu un reportage sur un nouveau produit : l'hémoglobine de ver marin. À l'ITA, cela nous a alertés. On a anticipé, mis en place des tests. Ça n'a rien donné.

« J'ai bien peur que les transfusions sanguines soient de retour »

Autre outil récent : le stockage et la réanalyse des échantillons.

Depuis 2004, le CIO stocke les échantillons obtenus lors de chaque JO. Les campagnes de réanalyse peuvent avoir lieu si des informations sur un athlète sont collectées par notre département renseignement, ou lorsqu'il y a une amélioration notable de nos méthodes d'analyse scientifique. Sachez que la sensibilité de nos appareils augmente d'un facteur de 100 tous les dix-quinze ans. C'est un progrès gigantesque, mais il entraîne d'autres problèmes...

Lesquels ?

Quelle est la signification de la présence d'une substance en très faible quantité dans un échantillon d'urine ? Prenez un athlète A, végétarien qui vit en Suisse, et un athlète B, qui mange de la viande dans un pays réputé pour la possible contamination de ses aliments. On les teste tous les deux au clenbutérol (*un bêta-stimulant*). Si l'athlète A est positif, il a de fortes chances de s'être dopé. Si l'athlète B est positif, c'est bien moins vraisemblable car la présence de clenbutérol peut venir de la viande qu'il a consommée. On parle pourtant des deux mêmes picogrammes de clenbutérol dans l'urine. Mais la signification de cette valeur est très différente en fonction du contexte.

Il faudrait sortir du modèle binaire où l'athlète est dopé ou ne l'est pas.

Aujourd'hui, un laboratoire antidopage est un peu comme Jules César (*il lève le pouce, puis le baisse*). Positif, négatif, positif, négatif. Il faut complètement changer notre manière d'aborder le dopage, en se demandant à quoi correspond une valeur. Cela permettrait peut-être d'attraper les tricheurs, mais aussi de défendre les athlètes propres qui sont testés positifs par inadvertance.

En 2009, vous avez conçu le passeport biologique avec Pierre-Edouard Sottas. Comment ?

L'idée était de changer de paradigme, de ne plus seulement comparer les athlètes entre eux, à l'instant T. Mais de comparer l'athlète à lui-même, dans le temps. Le passeport biologique permet également d'évaluer la prévalence de dopage (*nombre de cas dans une population*). C'est un très bel outil. Après, je suis un peu triste de ce qu'on en a fait...

Pourquoi ?

Cet outil donne de forts indices sur la possibilité qu'un athlète triche, mais il ne permet pas de l'affirmer, en tout cas pas aux yeux des experts qui diligentent des procès. Il y a comme une volonté à vouloir gagner 100 % des procès quand on travaille dans la lutte antidopage. Le degré de certitude nécessaire pour gagner est tel que vous n'aurez plus aucun cas condamné, mais beaucoup de cas hautement suspectés. C'est dommageable. Je pense qu'il faut accepter qu'on puisse perdre au tribunal.

Cet article est paru dans Ouest-France (<https://www.ouest-france.fr/sport/dopage/entretien-dopage-j-ai-bien-peur-que-les-transfusions-sanguines-soient-de-retour-c80043f8-3f2c-11ed-b695-eda89e95aca6>).

Illustration(s) :

O.-F.

Neil Robinson, 50 ans, est responsable du département scientifique et médical de l'International testing agency.

